

5042

# NOUVELLES RECHERCHES SUR LES FANA

par Maurice BESNIER

Membre résidant

L. de Vesly est le premier qui ait étudié dans leur ensemble les petits sanctuaires ruraux ou *fana* des environs de Rouen, pour dégager les caractères communs de leur construction, fixer leur destination, essayer de préciser leur date (1). Son livre reste encore, après plus de vingt ans écoulés, la base de tout travail sur la question. Mais au cours de ces vingt années la science archéologique a progressé ; les méthodes, les procédés d'examen et de présentation se sont perfectionnés ; d'autre part, de nouvelles découvertes ont eu lieu ; on a constaté l'existence en Grande Bretagne, dans la région rhénane, ailleurs encore, d'édifices tout à fait semblables aux *fana* de Normandie et du même temps ; des comparaisons s'imposent et les réflexions qu'elles suggèrent conduisent à des vues générales, conclusions certaines ou simples hypothèses, auxquelles de Vesly ne pouvait penser.

Tout d'abord il a paru nécessaire, pour répondre aux exigences croissantes de la science, de soumettre à une sévère et minutieuse révision les plans et les relations publiés en 1909. A cette tâche s'est consacré M. Deglatigny. Ses recherches sur le terrain et dans les musées lui ont permis de constituer le dossier complet des principaux *fana*, ceux de Saint-Ouen de Thouberville, le modèle

(1) L. de Vesly, *Les fana de la région normande*, Rouen, 1909, in-8°.

Bibliothèque Maison de l'Orient

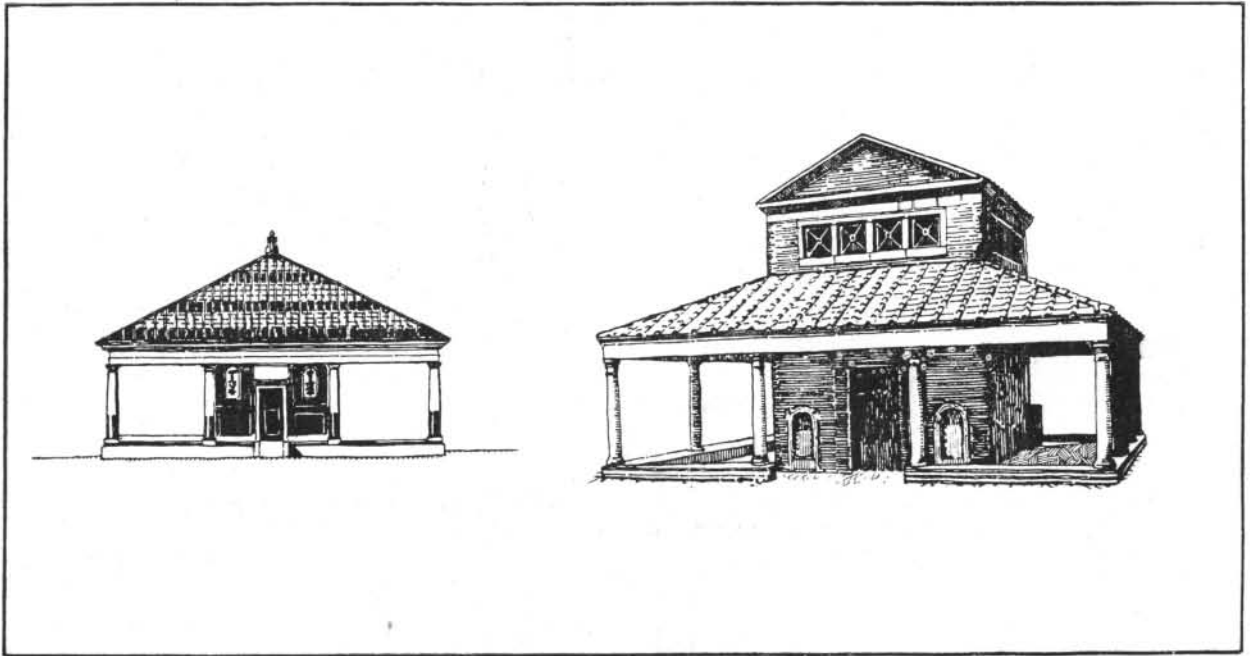


112789

classique du genre, de la Londe, du Vivier Gamelin, tous trois dans la forêt de la Londe, celui de la Butte des Buis dans la forêt de Louviers (2). Il en a donné de nouveaux plans, plus fidèles et plus détaillés que ceux de son devancier, et dressé le catalogue de tous les objets recueillis au cours des fouilles. Ses brochures, luxueusement illustrées, sont l'indispensable complément du livre de L. de Vesly. En même temps M. Deglatigny a su intéresser au sort des *fana* les architectes des Monuments historiques et obtenir des mesures de protection pour empêcher la végétation et les passants de les détruire.

Les *fana* des environs de Rouen, dont il ne subsiste guère que les fondations, sont tous de forme rectangulaire et de dimensions restreintes (au maximum douze mètres sur dix environ) ; ils étaient entourés d'une colonnade à laquelle on accédait du dehors par un escalier de quelques marches. De Vesly supposait que la *cella* centrale, dans son état primitif, devait être surmontée d'un toit pyramidal, à la façon des pagodes, et que l'éclairage se faisait uniquement par la porte d'entrée. En 1919 un savant allemand, M. Lehner, a contesté cette interprétation. Il a remarqué que si tous les *fana* de Normandie et d'ailleurs sont en ruines, il en est un cependant qui est moins mal conservé que les autres et qui a gardé une partie de son étage supérieur : c'est le soi-disant temple de Janus à Autun, qui est en réalité un petit sanctuaire à plan rectangulaire du même genre que celui de Saint-Ouen de Thouberville. A Saint-Ouen, comme à Autun, il y avait un premier étage percé de fenêtres, par où l'intérieur de la *cella* prenait jour, et le toit se terminait en façade par un petit fronton triangulaire. La restauration de l'aspect extérieur d'un *fanum* dessinée par l'architecte Schultze d'après les indications de M. Lehner est plus vraisemblable.

(2) L. Deglatigny, *Notes sur le temple gallo-romain de Saint-Ouen de Thouberville*, Rouen, 1922 ; *Documents et notes archéologiques*, Rouen, I, 1925 ; II, 1927.



Vue d'un fanum restauré :  
1° d'après L. de Vesly ; — 2° d'après MM. Schultze et Lehner.

ble et plus élégante que celle de L. de Vesly (3). Sur ce point particulier, mode de couverture et d'éclairage, il ne faut pas hésiter à corriger les assertions émises en 1909.

On s'étonnera peut-être que pour connaître l'ancien aspect des *fana* de Normandie on ait dû faire intervenir un monument de Bourgogne. Nous arrivons ici à la constatation la plus neuve et la plus grosse de conséquences qui ait été faite à ce propos depuis vingt ans, celle de l'existence d'édifices de ce type non pas seulement en Normandie, mais dans toute une vaste zone de l'ancien monde romain. Les petits sanctuaires ruraux à plan rectangulaire sont très nombreux dans les forêts de la boucle de la Seine, au sud-ouest de Rouen, et plus généralement dans la Haute-Normandie, entre Dieppe, Évreux et Pont-Lévêque, en bordure ou à proximité des voies romaines et de préférence, semble-t-il, comme l'a remarqué M. le Docteur Doranlo (4), aux limites des anciennes *civitates* ; de Vesly en comptait quinze ; on en connaît aujourd'hui vingt-et-un et la Haute-Normandie reste, en tout état de cause, le pays où on les trouve en plus grande abondance. Mais il y en a dans bien d'autres régions. Un érudit anglais, M. Wheeler, en 1928, à l'occasion de la découverte d'un nouveau *fanum* à Harlow en Angleterre, dans le comté d'Essex, a dressé la liste de tous ceux qui avaient été signalés jusqu'à cette date (5) ; il n'a pas relevé moins de soixante-et-onze noms de localités, dont beaucoup possèdent deux ou plusieurs sanctuaires groupés à l'intérieur d'une même enceinte. Ces soixante-et-onze localités se répartissent comme il suit : neuf en Grande-Bretagne, qua-

(3) H. Lehner, *Das Tempelbezirk der Matronae Vacallinae bei Pesch*, dans les *Bonner Jahrbücher*, CLXXV, 1919, p. 74-162.

(4) Docteur R. Doranlo, *Les limites de la civitas des Lexovii*, dans le *Bulletin de la Société normande d'études préhistoriques*, XXVII, 1927-1929, pp. 139-166.

(5) R. E. M. Wheeler, *A Romano-celtic temple near Harlow, Essex*, dans *The Antiquaries Journal*, 1928, p. 300-326.

rante-deux en France, une en Hollande, quatorze en Allemagne dans la région rhénane, trois en Suisse, deux en Autriche (sur le lac de Constance et en Carinthie) (6). Il n'y en a pas au sud de Clermond-Ferrand, ni à l'est du lac de Constance, à l'exception de l'exemple isolé de la Carinthie ; il n'y en a pas non plus en Italie, ni en Afrique, ni en Orient. Les *fana* n'existent que dans les contrées occupées, avant les Romains, par les Celtes ; ils ont été construits à l'époque romaine, comme le prouvent les monnaies, les statuettes, les fragments céramiques, les débris de stucs peints ramassés sur leur emplacement, mais par les descendants des Celtes et conformément à de vieilles traditions nationales et indigènes. Ce ne sont pas, à proprement parler, des temples romains, mais des temples romano-celtiques.

Certaines particularités qu'on a pu relever en les explorant justifient cette affirmation. Ils diffèrent des temples romains classiques par leur plan, leur situation, la nature des dieux qu'on y adorait. Leurs dimensions sont bien inférieures à celles des édifices religieux païens du Latium ou de la Narbonnaise et ils sont souvent entourés d'un vaste péribole dont on ne trouve pas l'analogue en Italie, sauf dans les sanctuaires des dieux orientaux. Presque toujours ils ont été bâtis loin des villes, en pleine campagne, ou pour mieux dire en pleine forêt, comme aux environs de Rouen : c'est la preuve qu'ils étaient fréquentés par la population rurale indigène et non par les immigrants italiques ou les citadins romanisés. Quelques inscriptions, dont aucune ne provient de Normandie, font connaître les divinités qu'on y invoquait ; ce n'étaient pas le Jupiter, la Junon et la Minerve de la triade capitoline à laquelle

(6) Il n'est pas douteux qu'en dépit de la diligence de M. Wheeler, ces différents chiffres ne doivent être grossis de quelques unités. Citons seulement, entre autres *addenda*, la série des *Sanctuaires de Mercure en Alsace*, décrits par M. A. Grenier dans le *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques*, 1926, p. 97-108.

on rendait officiellement un culte dans les cités de droit romain ou italique, ni les dieux venus de l'Orient (7), mais des génies locaux peu connus par ailleurs, Caprio, Latobius, Ritona, Aveta, les *Matres* ou *Matronae* germaniques, quelquefois Apollon ou Mars, plus souvent Mercure, mais cet Apollon, ce Mars et ce Mercure des forêts paraissent bien n'être eux aussi, sous un nom d'emprunt, que des génies locaux des campagnes boisées de la Celtique.

Dans les dernières lignes de son article M. Wheeler, remarquant que tous les *fana* se ressemblent, qu'ils sont tous de la même époque, — les monnaies qu'on y a trouvées s'échelonnent entre le I<sup>er</sup> siècle de notre ère, date de leur fondation, et le IV<sup>e</sup>, date de leur destruction sous les coups des Barbares, — se demande s'ils n'ont pas tous été élevés par le même architecte, qui aurait vécu au I<sup>er</sup> siècle et serait originaire de Rouen. Si flatteuse que soit cette hypothèse pour la Normandie, elle ne paraît guère admissible. Les *fana* ne sont pas de grandioses monuments qui portent la marque d'un génie créateur, mais de très modestes chapelles qu'on a pu ériger de divers côtés, simultanément ou successivement, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir partout un seul et même artiste voyageur. Nous ne suivrons donc pas M. Wheeler en ses spéculations aventureuses; il nous suffira de reconnaître dans les *fana* normands et dans tous ceux qu'on en a justement rapprochés un type d'édifices qui présente une réelle originalité et qui s'explique non par la tradition classique gréco-romaine, mais par les survivances celtiques.

(7) Le nom de Mithra n'a été rencontré qu'une fois, dans l'enceinte sacrée de l'Althach, près de Trèves.

---

Extrait du *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*

TOME XXXIX

---